

LA GENÈSE, I, 9-13 : LE TROISIÈME JOUR

⁹ Dieu dit encore : *Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'élément aride paraisse. Et cela se fit ainsi.* ¹⁰ Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, et il appela mers toutes ses eaux rassemblées. Et il vit que cela était bon. ¹¹ Dieu dit encore : *Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes sur la terre. Et cela se fit ainsi.* ¹² La terre produisit donc de l'herbe verte qui portait de la graine selon son espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. ¹³ Et du soir et du matin se fit le troisième jour.

1^{er} extrait. – Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*, 1717.

1. Les eaux d'amertumes et de douleurs qui s'étaient répandues dans toute l'âme *sont ramassées en un seul lieu* : elles viennent se retirer dans des limites qui leur sont marquées ; et ces limites environnent le cœur. Alors *ce qui est aride paraît*, et l'âme commence d'entrer dans de nouveaux pays qu'elle n'avait point encore découverts depuis sa conversion. C'est que le sec et l'*aride* se découvrent : ce qui lui est bien plus difficile à soutenir que les eaux d'amertume ; car ces eaux, qui couvraient auparavant toute la terre, étaient encore mêlées de douceur : mais elles ne sont pas plutôt renfermées dans leurs limites qu'elles deviennent *mer* (c'est-à-dire pleines d'amertume) et que tout ce qu'elles couvraient auparavant est réduit dans l'aridité.

2. *Dieu donna le nom de mer à cet amas d'eaux* ; parce qu'il semble que dans la division qui en est faite, toute la douceur se soit retirée et soit montée dans les eaux supérieures, et qu'il ne reste plus dans les inférieures que ce qu'il y a d'amer, qui se trouve même si fort ramassé en un lieu que ces eaux ont beaucoup plus d'amertumes dans ce lieu où elles sont réunies qu'elles n'en avaient auparavant dans leur plus grande étendue. *Ce qui était sec, dit l'Écriture, fut appelé terre* : cela signifie que c'est seulement alors que l'homme commence d'entrer dans la connaissance de soi-même et de la vileté et bassesse de son origine. Or cela se fait à la faveur de cette grande sécheresse et aridité, qui n'est produite que parce que Dieu a retiré toutes les eaux qui la couvraient, tant les eaux douces et célestes que les eaux d'amertume et de douleur : et ayant retiré à soi, dans la suprême région de l'âme, les eaux douces de la grâce, sans leur donner le pouvoir de descendre sur la terre, c'est-à-dire dans les plus basses parties de nous-mêmes, où réside le sensible ; il faut nécessairement que le sec et l'*aride* s'y découvre : mais cela se fait d'une manière pénible ; parce que les eaux de l'amertume y sont aussi, non pour humecter et rafraîchir comme autrefois, mais pour communiquer leur amertume sans nul rafraîchissement, si ce n'est à certains moments où il tombe une rosée céleste, que le Soleil de justice dessèche presque aussitôt. Cependant cette rosée fortifie, soutient et vivifie.

3. Il est ajouté que *Dieu vit que cela était bon*. Cela s'est dit de tous les ouvrages précédents ; non seulement pour nous apprendre que tous les ouvrages que Dieu fait seul ou sans résistance de notre côté sont toujours bons, et que rien ne peut être gâté dans ses œuvres que par le mélange de la créature propriétaire ; mais, de plus, que chaque état ou degré dans lequel Dieu met l'âme a une bonté qui lui est propre et particulière ; et que cependant tous ont leur temps et leur usage bien différent. Car lorsque Dieu eût créé les eaux, et qu'elles étaient répandues sur toute la terre, il dit que cela était bon. Cependant, peu de temps après, il change les choses et dit encore de même, que cela est bon. Ce qui était bon et nécessaire pour un temps devient inutile et dangereux pour un autre. Il est bon pour un temps que cette terre sèche et aride soit inondée des eaux de la grâce ; mais il est très-bon pour un autre temps qu'elle en soit privée, et que ces eaux se retirent en leur lieu, sans quoi le séjour qu'elles feraient sur la terre les corromprait et empêcherait que la terre ne portât aucun fruit. L'on voit de là la nécessité qu'il y a de laisser opérer Dieu dans les âmes sans y mélanger l'opération brouillante et précipitée de la créature, qui veut ordinairement ou retenir les eaux par efforts, lorsque Dieu veut les retirer, ou se dessécher par soi-même, avant que Dieu le fasse, sous prétexte que l'état est plus pur. Ô main toute-puissante de Dieu, c'est à vous à faire toutes choses par votre divin Verbe. Vous dites, et il se fait : votre dire est faire ; et vous faites bien tout ce que vous faites. Il faut donc laisser faire notre Dieu : il fera mieux que nous. Ô pauvres créatures que nous sommes ! nous croyons pouvoir faire ce que Dieu fait et même souvent le mieux faire que lui. C'est pourquoi nous nous mêlons de tout et nous voulons toujours tenir toutes choses entre

nos mains : mais nous n'y avançons de rien : au contraire, notre empressement l'empêche de travailler. Dieu ne fait les œuvres parfaites que sur le néant, qui ne lui résiste point.

4. Lorsque le temps est venu, le moment de la volonté de Dieu, qui dispose l'âme pour la remplir ou vider selon ses desseins éternels, Dieu commande à cette terre sèche et aride, qui paraissait entièrement inutile, *de produire de l'herbe verte*. C'est là sa première production. Cette personne est étonnée de voir que du milieu de son aridité il lui est communiqué une qualité vivifiante, par laquelle elle peut s'employer aux bonnes choses avec facilité. Toutes ces plantes *portent avec elles des semences*, qui font qu'elles se reproduisent et se multiplient à l'infini. Cependant ce sont encore de petites herbes, des actions faibles et peu de chose, qui ne laisse pas néanmoins de paraître très-grand à cette personne qui ne connaît rien de plus grand ; et qui ne s'attendait pas même que cette étrange stérilité lui dût produire un si grand bien. Lors donc qu'elle croit posséder ce qu'il y a de plus grand, elle est encore plus surprise d'apercevoir que cette même parole qui a produit en elle de l'herbe, *y produit des arbres*, des feuilles et des *fruits*, ce qui est bien une autre production que celle des simples herbes. Ce sont les vertus les plus héroïques, qui portent en elles *la semence* d'une infinité d'autres vertus qui se doivent communiquer par son organe.

5. Alors l'âme commence à découvrir sa grandeur et sa noblesse, et ce à quoi elle est propre, ce qu'elle peut prétendre, et à quoi elle peut parvenir : ce qu'elle ne voit cependant que confusément : mais il ne lui est pas encore manifesté comment cela s'opère en elle, ni qui est celui qui sait toutes ces choses. Elle comprend seulement d'une vue confuse que c'est Dieu qui en est l'auteur, et en même temps elle s' imagine qu'il a fait tout cela en elle à cause de sa fidélité.

6. Cependant il faudra qu'elle comprenne dans la suite deux choses. La première est que c'est par le Verbe que tout s'opère en elle, et que sans lui rien ne se fait : c'est pourquoi Dieu n'emploie que sa parole, qui n'est autre que son Verbe, pour les opérer toutes : *Ipse dixit, et facta sunt*. Ce fut la faute de Moïse à la pierre des eaux de contradiction. Il voulut frapper la pierre, et il ne fallait que lui parler : car il lui était donné alors d'agir non plus par la verge de ses propres opérations, mais d'agir par le Verbe et de tout opérer en Dieu par le même Verbe. Les miracles des âmes qui sont fort avancées en Dieu se font par la parole, sans nul signe ni figure : ce que ne font pas les âmes qui sont encore dans les dons, lesquelles se servent d'actions extérieures, l'agir du Verbe ne leur étant pas donné ; parce que ce n'est qu'en Dieu même et d'une manière éminente que Jésus-Christ nous est communiqué et qu'il est formé en nous ; ce qui s'appelle Incarnation mystique. Or l'âme ne peut agir par le Verbe qu'après qu'il lui est donné en la manière qu'il a été dit ; et c'est alors que la parole opère toutes choses, et que le dire est faire, et le faire est dire. Mais lorsque l'on veut, par infidélité, se servir de la Verge et des signes comme l'on faisait autrefois, l'on déplaît beaucoup à Dieu.

7. La seconde chose que cette âme doit apprendre est que ces opérations de grâce ne se font pas en vertu de nos mérites ; mais bien en vue de notre anéantissement, comme le connaissait la divine Marie, lorsqu'en racontant les miséricordes de son Dieu, elle dit qu'il les lui a faites parce que Dieu a regardé la bassesse de sa servante. Il a envisagé son néant ; et ce regard a produit en elle le Verbe, qui est l'image du Père, qui ne se produit en nous que par ses regards sur notre néant : et en nous regardant de la sorte, il engendre en nous son Verbe, qui est sa parole : et en nous communiquant ce Verbe, il nous est donné d'agir par lui avec la seule parole.

8. Cet état de production de toutes les vertus dans l'âme fait le *troisième jour* ou degré de la vie intérieure ; mais ce qui est admirable, c'est que toutes les vertus viennent dans cette âme et s'y trouvent établies sans que l'on puisse comprendre comment cela s'est fait ; parce que sans nul autre travail de la part de l'homme que celui de se laisser posséder à son Dieu, et de le laisser opérer en lui, il est étonné que Dieu fait toutes choses en lui et pour lui, et les fait chacune dans leur temps ; mais avec un ordre si ravissant que cette personne en étant surprise s'écrit : ô qu'il a bien fait toutes choses ! C'est à vous, ô Sagesse éternelle et incréée, de faire toutes choses afin qu'elles soient bien faites : car tout ce qui n'est pas vous, ou qui ne vient pas de vous, n'est que mensonge, erreur et tromperie.

9. Si l'on suit fidèlement cette explication, l'on verra la suite de l'opération de Dieu dans les âmes par Jésus-Christ dès le commencement de leur conversion, et la nécessité qu'il y a d'y correspondre ; non, comme l'on

s'imaginer, seulement par une sorte d'activité ; mais beaucoup plus par une entière dépendance de la conduite de la grâce, qui ne laisse pas un moment l'âme qu'elle a prise en sa protection qu'elle ne l'ait conduite dans sa fin. Il faut donc laisser agir en nous l'Esprit de Dieu. Mais il semble qu'au contraire l'homme ne travaille qu'à empêcher ce même Esprit d'agir en lui : car loin de suivre l'Esprit saint par le renoncement continu de nous-mêmes et la résignation entière à toutes ses volontés, il semble que nous voulions le précéder par la violence de nos opérations, et l'obliger, non à nous conduire, mais à nous suivre : et comme notre propre conduite n'est que défaut et misère, nous tâchons d'engager cet Esprit saint de Dieu à aller par le chemin que nous lui traçons, sans vouloir nous abandonner à lui, afin qu'il nous conduise dans ses voies. C'est ce qui fait que nous contrarions incessamment ce divin Esprit ; que nous le contristons même, selon les termes de l'Écriture, et qu'enfin nous l'éteignons tout-à-fait. S. Paul nous avertit de prendre garde à n'en pas user de la sorte.

2^e extrait. – Charles-Hector de SAINT-GEORGES DE MARSAY, *Explication des trois premiers chapitres de la Genèse*, 1738.

1. Dieu ne laisse rien d'infructueux, ni dans la terre ni dans les Cieux ; sa nature est féconde, et il rend fécond tout ce qu'il fait dans la nature et dans la grâce : la terre porte son fruit selon sa qualité ; l'homme terrestre porte le sien ; ce sont des herbes et des fruits, qui réjouissent par leur odeur et couleur, comme par leur bon goût ; tout rend témoignage de la libéralité et de la magnificence de celui qui l'a formé, savoir du Créateur. Et si ce que nous voyons de ces choses dans l'État présent, où toute la nature est sous la malédiction, nous le regardons néanmoins avec admiration, à cause des restes de bonté que Dieu y a conservés, et qui les rendent encore si belles, bonnes, agréables et utiles, qu'est-ce que ce devait être, lorsque tout était encore dans l'État d'innocence et de pureté où Dieu l'avait créé ? Tout était revêtu d'une beauté et bonté sans pareille, tout étant transparent, resplendissant et d'un brillant merveilleux ! La terre aussi était de même, rien d'obscur, de pesant, d'incommode, ni de désagréable ne se trouvait dans toutes ces choses ; elles étaient d'une beauté infiniment plus grande que les brillants, l'or, et tout ce que nous avons de plus beau dans la nature, telle qu'elle est à présent.

2. Mais quels sont ces herbes et ces fruits dans le corps terrestre de l'homme, qui est le rassemblement et l'abrégé de tout l'Univers, si ce n'est les productions de ses sens, ses œuvres corporelles, qui sont les fruits de son labeur de toutes espèces, selon que ses facultés en sont capables ? Son travail, tout ce qu'il fait, et dans quoi il s'occupe dans ce monde terrestre, ce sont ses herbes et les fruits qu'il produit, et qui ont leur utilité, par lesquelles choses il honore et étale aux yeux la gloire, la beauté, et la bonté de son Créateur.

3. L'homme Astral ou raisonnable produit aussi ses fruits, qui sont les arts, les sciences, et tout ce que l'on admire, dans les gens d'un grand Esprit et génie.

4. L'homme spirituel produit aussi ses fruits, qui sont les vertus Divines ; les herbes, qui sont les connaissances de même nature ; tout cela est admirable et très bon ; cela se manifeste et commence à paraître au troisième jour de la création du nouvel homme, et est précédé de la mort à toutes ces choses dans l'état de chute et de corruption marquée par le soir, et cesse dans la nuit, pour le recouvrer d'une manière infiniment plus excellente et dans la pureté Divine au troisième jour de la nouvelle vie, au grand étonnement et admiration de ceux à qui Dieu fait la grâce de l'expérimenter et de parvenir à cet état dès cette vie.

3^e extrait. – Emmanuel SWEDENBORG, *Arcanes célestes*, 1749-1756.

Lorsque la Terre ou l'homme est préparé de telle sorte qu'il puisse recevoir du Seigneur les semences célestes, et produire quelque chose du bien et du vrai, alors le Seigneur fait d'abord germer quelque chose de tendre qui est appelé *herbe tendre* ; puis quelque chose de plus utile, qui se sème de nouveau, et qui est appelé *herbe portant semence* ; et enfin quelque bien qui fructifie, et qui est appelé *arbre donnant du fruit dans lequel est sa semence, selon son espèce*. L'homme qui est régénéré est d'abord tel qu'il pense faire par lui-même le bien et dire par lui-même le vrai, lorsque cependant la vérité est que tout bien et tout vrai viennent du Seigneur ; c'est pourquoi celui qui pense agir ainsi par lui-même n'a pas encore la Vie de la vraie foi, qu'il peut cependant recevoir plus tard ; en effet, il ne peut pas encore croire que cela vient du Seigneur, parce qu'il est dans l'état de préparation pour recevoir la vie de la foi ; cet État de préparation est représenté ici par les Choses Inanimées,

et l'État de la vie de la foi est représenté peu après par les Choses Animées. Que le Seigneur soit le semeur, que Sa Parole soit la semence, et que l'homme soit la Terre, Lui-Même a daigné le dire, – Matth. XIII. 19 à 24, 37, 38, 39. Marc, IV. 14 à 21. Luc, VIII. 11 à 16. – Il le décrit aussi pareillement : « Il en est du Royaume de Dieu comme lorsqu'un homme jette de la semence en terre ; soit qu'il dorme ou qu'il se lève, nuit et jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment ; car d'elle-même la terre porte fruit, d'abord herbe, puis épi, puis le plein froment dans l'épi. » – Marc, IV. 26, 27, 28. – Par le Royaume de Dieu est entendu, dans le sens universel, tout le Ciel ; dans un sens moins universel, la véritable Église du Seigneur ; dans un sens particulier, quiconque est dans la vraie foi ou a été régénéré par la vie de la foi ; aussi un tel homme est-il même appelé Ciel, parce que le Ciel est en lui, et Royaume de Dieu, parce que le Royaume de Dieu est en lui, comme le Seigneur l'enseigne Lui-même dans Luc : « Jésus, interrogé par les Pharisiens quand viendrait le Royaume de Dieu, leur répondit et dit : Le Royaume de Dieu ne vient point d'une manière remarquable, et l'on ne dira point : Le voici, ici ; ou : Le voilà, là ; car, voici, le Royaume de Dieu est au dedans de vous. » – XVII. 20, 21. – Tel est le troisième degré de la régénération de l'homme, c'est son état de pénitence ; il s'avance comme les autres de l'ombre vers la lumière, ou du *Soir* vers le *Matin*.

4^e extrait. – Gustave RÉGAMEY, *Les premiers chapitres de la Genèse*, XIX^e s.

Reçues dans l'interne ou sur le plan supérieur de l'homme, son ciel, les vérités spirituelles manifestent leur influence régénératrice sur le plan externe et inférieur de sa nature, dans le terrain de laquelle elles peuvent dès lors fructifier. C'est l'œuvre du troisième jour, à l'occasion duquel il nous est dit que Dieu sépara la terre d'avec les eaux pour *que la terre produise de l'herbe tendre portant semence et des arbres donnant du fruit, chacun selon son espèce*. L'œuvre du troisième jour, la troisième phase de la régénération, se manifeste par les premières possibilités de fructification de l'homme, qui commence à bénéficier des vérités spirituelles et célestes. C'est sur le plan naturel de son existence qu'il peut le faire tout d'abord, mais encore faut-il pour cela qu'il réalise que ce plan naturel est une terre aride et sèche incapable par elle-même de faire le bien dans le sens véritable de ce terme. C'est là ce que signifie cette parole du Seigneur : « *Que le sec paraisse !* » L'homme auquel sa sécheresse naturelle n'apparaît pas reste stérile au point de vue spirituel. Un arbre sec est mort. Un corps humain desséché est une momie. Dans le langage du symbolisme biblique, l'homme naturel est une terre sèche incapable de produire quoi que ce soit de vraiment bon. C'est une chose difficile à réaliser d'emblée, car nous nous croyons au contraire des terrains fertiles parce que nous sommes capables de faire valoir nos connaissances naturelles. Mais toutes les œuvres de l'homme purement naturel sont encore des œuvres mortes au point de vue divin, parce qu'elles ne peuvent revêtir qu'un caractère temporaire.

5^e extrait. – Jacob LORBER, *Le Grand Évangile de Jean*, 1851-1864.

1. Le Seigneur : « Il est dit : Dieu appela ce qui était ferme – terre, et les eaux rassemblées à certains endroits – mer.
2. Pour qui Dieu a-t-il dénommé ainsi les choses ? Il n'en avait vraiment pas besoin pour Lui ! Il serait ridicule de croire que la plus haute sagesse divine se plaît à vouloir nommer, comme un homme, ce qui lui a réussi !
3. Et Dieu ne pouvait indiquer ces noms à personne, puisqu'à l'époque d'une telle création il n'y avait encore aucun être vivant.
4. Cette légende de Moïse n'a donc pas un sens matériel, mais un sens spirituel ; elle n'a par conséquent qu'une correspondance spirituelle avec la création des mondes qui a eu lieu un jour et que seule la sagesse d'un ange peut approfondir. Ceci n'a donc qu'un sens spirituel et montre comment l'homme et, finalement, toute l'humanité, est éduqué, de temps en temps, de période en période, à passer de sa nature originelle soumise à la nécessité à une nature purement spirituelle.
5. D'une part, il y a l'être de nature de l'homme et, d'autre part, les connaissances, c'est-à-dire la mer de l'homme ; et l'amour qui procède de la connaissance, comme une terre fructueuse baignée par la véritable lumière, donne en abondance tous les plus nobles fruits. »

*

1. Le Seigneur : « Lorsque les connaissances de l'homme soutiennent de tous côtés l'amour et qu'elles sont de plus en plus éclairées et réchauffées par les flammes de l'amour qui les nourrissent, l'homme devient capable et a la force de tout faire.

2. Dans cet état, Dieu s'approche de l'homme, il va de soi, en esprit, et parle en tant qu'amour éternel à l'amour qui est dans le cœur de l'homme : « Que la terre produise des végétaux, des herbes portant semences, des arbres fruitiers donnant sur terre, selon leur espèce, des fruits avec leurs semences. »

3. Ce commandement de Dieu, reçu dans le cœur, donne à l'homme la ferme volonté, la force et le courage de mettre la main à l'ouvrage.

4. Et voilà que ses véritables connaissances se soulèvent comme des nuages au-dessus de la mer calme, et s'abattent en pluie sur la terre aride, l'humidifient et la fructifient ; la terre se met alors à verdier, donne de l'herbe et des plantes à semences ; aussitôt l'amour souhaite et veut dans le cœur de l'homme ce que le véritable entendement illuminé par la sagesse divine reconnaît de bon, de vrai et de parfait.

5. Déposées dans le vivant royaume du cœur, les vraies connaissances agissent comme la semence dans la terre, germent et donnent du fruit.

6. La semence germe de telle manière qu'elle réveille en fait les forces de vie qui sommeillent dans la terre. Celles-ci se rassemblent alors autour de la graine et lui permettent de se développer jusqu'à devenir une plante couverte de fruits. Bref, la vraie connaissance devient acte dans le cœur, et de cet acte du cœur viennent toutes les œuvres. Voilà ce que Moïse, dans sa profonde sagesse, dit au premier chapitre, versets 11 et 12, de la Genèse.

7. Le soir originel de l'homme, élevé par la lumière du ciel à la véritable connaissance, devient acte ; c'est de là que procèdent les œuvres. Et voilà le troisième jour de la formation du cœur et de l'homme tout entier dans l'être humain, qui est l'homme spirituel dont il s'agit, et pour lequel Moïse et les prophètes ont été envoyés par Dieu en ce monde comme Moi-même. »

6^e extrait. – ORIGÈNE, *Homélie sur la Genèse* (III^e s.).

L'Écriture dit : « Et Dieu dit : que l'eau qui est sous le ciel se réunisse en une seule masse et que l'élément sec apparaisse. Et il en fut ainsi. »

Nous, donc, cherchons à réunir « l'eau qui est sous le ciel » et à la chasser loin de nous, pour qu'apparaisse alors l'élément sec, c'est-à-dire nos œuvres humaines, « afin que les hommes, voyant nos bonnes œuvres, glorifient notre Père qui est dans les cieux » (Mt 5, 16). Si nous ne nous séparons pas de ces eaux qui sont sous le ciel, c'est-à-dire des péchés et des vices de notre corps, l'élément sec ne pourra pas apparaître en nous ni recevoir l'assurance de progresser vers la lumière. « Car celui qui fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, pour que ses œuvres ne témoignent pas contre lui. Mais celui qui marche dans la vérité vient à la lumière, pour que ses œuvres soient manifestées et qu'il apparaisse qu'elles ont été faites en Dieu » (Jn 3, 20-21). Cette assurance ne nous sera donnée que si, comme les eaux, nous séparons et rejetons loin de nous les vices du corps qui sont les principes de nos péchés. Cela fait, l'élément sec en nous ne restera plus sec, comme nous allons le voir.

L'Écriture dit en effet : « Et l'eau qui est sous le ciel se réunit dans son lieu et l'élément sec apparut. Et Dieu appela l'élément sec : Terre, et l'amas des eaux : Mer. » Or, de même que l'élément sec, une fois séparé de l'eau, comme nous avons dit tout à l'heure, ne demeure plus l'élément sec, mais prend dès lors le nom de Terre, ainsi nos corps : qu'une semblable séparation s'opère en eux, ils ne resteront plus « secs », mais prendront le nom de Terre, parce qu'ils pourront désormais porter du fruit pour Dieu.

Après avoir « fait au début le ciel et la terre », Dieu fit ensuite le firmament et l'élément sec ; il appela le firmament Ciel, lui donnant le nom du ciel qu'il avait créé auparavant, et il appela l'élément sec : Terre, car il lui donna le pouvoir de donner des fruits. Si donc il en est qui restent encore délibérément secs, s'ils ne produisent aucun fruit, s'ils portent « des épines et des ronces » (Gn 3, 18) « bonnes à alimenter le feu », ils sont eux aussi, à voir ce qu'ils produisent, bons à alimenter le feu. Mais qu'un zèle attentif les ait séparés des

eaux de l'abîme, qui sont les sens du démon, et qu'ils se montrent une terre fertile, ils doivent dès lors espérer que Dieu les introduira dans « une terre où coulent le lait et le miel » (Ex 33, 3).

Voyons ensuite quels sont les fruits que Dieu ordonne de produire à cette terre qu'il a ainsi nommée. « Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : que la terre fasse pousser des herbes de gazon portant semence selon leur espèce et ressemblance, des arbres à fruit produisant du fruit ayant en soi sa semence selon son espèce sur la terre. Et il en fut ainsi. »

Selon le sens littéral, on nous montre ici les fruits que produit la Terre alors qu'elle n'est plus l'élément sec.

Mais, comme tout à l'heure, revenons encore à nous. Nous voici désormais nous-mêmes « terre » et non plus « élément sec ». Apportons donc à Dieu des fruits abondants et variés, pour être, nous aussi, bénis par le Père qui dit : « Voici l'odeur de mon fils comme l'odeur d'un champ fécond que le Seigneur a béni » (Gn 27, 27), et pour que s'accomplisse en nous la parole de l'Apôtre : « Une terre recevant la pluie qui tombe souvent sur elle et produisant une herbe utile à ceux qui la cultivent a part à la bénédiction de Dieu. Mais celle qui produit des épines et des ronces est jugée de mauvaise qualité, près d'être maudite et l'on finit par y mettre le feu » (He 6, 7-8).

« Et la terre produisit des herbes de gazon portant semence selon leur espèce et ressemblance, et des arbres à fruit produisant du fruit ayant en soi sa semence selon son espèce sur la terre. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut un soir, et il y eut un matin, ce fut le troisième jour. » Dieu ordonne que la terre produise non seulement des herbes de gazon, mais aussi la semence, pour pouvoir ne pas cesser de porter du fruit ; non seulement des arbres à fruit, mais des arbres produisant des fruits qui aient en eux leur semence selon leur espèce, pour pouvoir, grâce à cette semence, ne pas cesser de porter du fruit.

Nous donc, semblablement, nous devons à la fois porter du fruit et avoir en nous-mêmes nos semences, c'est-à-dire garder dans notre cœur les semences de toutes les bonnes œuvres et de toutes les vertus ; ainsi enfoncées dans nos esprits, elles nous feront accomplir avec justice tous les actes qui se présenteront. Car les fruits de ces semences, ce sont nos actes qui proviennent « du bon trésor de notre cœur » (Lc 6, 45).

Si nous écoutons la parole et si, après l'avoir entendue, notre terre produit aussitôt de l'herbe, et si cette herbe, avant d'être mûre et de porter du fruit, vient à se dessécher, notre terre sera appelée caillouteuse. Mais si la parole s'implante dans notre cœur avec des racines si profondes qu'elle produise le fruit des bonnes œuvres et porte la semence des biens à venir, alors vraiment chacune de nos terres porte son fruit, l'une cent, l'autre soixante, l'autre trente pour un, selon ce qu'elle peut. Et remarquons bien que notre fruit ne doit comporter nulle zizanie ou ivraie, qu'il ne doit pas se trouver sur les bords du chemin, mais qu'il doit être semé dans le chemin lui-même, dans ce Chemin qui dit « Je suis la Voie » (Jn 14, 6), pour que les oiseaux du ciel ne grappillent pas nos fruits ni notre vigne. Et même, s'il est donné à tel d'entre nous d'être une vigne, que celui-là se garde de porter des épines au lieu de grappes : sinon cette vigne ne sera ni taillée, ni cultivée et les nuées n'auront pas l'ordre de laisser tomber la pluie sur elle ; elle deviendra un désert où croîtront les épines.

7^e extrait. – SÉDIR, *Lettres à Stella*.

Ne cherchez pas de consolation au dehors ; les réalités visibles *existent* mais ne *sont* pas. Vous croyez trouver le remède de votre mal et l'oubli de votre angoisse dans l'entraînement du luxe et des voluptés ; vous sentez bien cependant en vous-même que vous avez vidé la liqueur délicieuse et qu'au fond de la coupe, une lie amère vous reste seule à boire. Écoutez la petite voix qui murmure imperceptiblement dans votre cœur. Ne vous montrez pas, cachez-vous ; ne vous élevez pas, abaissez-vous ; ne cherchez pas le soleil, mais la nuit ; car vous êtes toute noire, et le feu glacé de l'astre nocturne est le seul élixir qui puisse vous rendre une vie nouvelle.

Rentrez en vous-même et voyez l'enchaînement merveilleux des événements de votre existence, l'invisible sagesse de leur succession. Ce qui est aujourd'hui votre moi a parcouru l'immense cycle d'innombrables existences ; il a été le feu latent qui se cache dans le caillou silencieux ; puis la molécule de terre où une herbe modeste a puisé un peu de sa sève ; joyau précieux, il a brillé pendant des semaines de siècles sur la poitrine d'antiques danseuses ou au front d'hiérophantes majestueux ; mais la colère des puissances cosmiques a

déchaîné sur l'univers où il vivait des cataclysmes d'eau et de feu ; précipité à nouveau dans l'océan confus des germes primitifs, il en est ressorti élevé d'un règne dans la hiérarchie physique ; cet atome de feu vital s'est revêtu des formes diverses des racines, des herbes, des fleurs et des fruits ; travailleur obscur enfoui dans le sein de la terre, cellule brillante des pétales, grain de pollen parfumé, arbre enfin centenaire et vénérable, des millions de fois il a vu le soleil naître et mourir aux points opposés de l'horizon ; pendant des âges sans nombre il a reçu les leçons des fées, des dryades et des faunes. Le voici replongé dans la grande mer végétale, d'où le nouveau souffle de l'esprit le fait ressurgir créature spontanée, libre de ses mouvements, à laquelle furent dévolus successivement la masse profonde des eaux, la surface de la terre verdoyante et l'espace azuré des airs. Votre corps, Stella, est un résumé de la création tout entière ; immobile, il est un palmier élégant ; votre démarche a emprunté aux serpents sacrés, qui se dressaient près des brûle-parfums, la perfidie de leurs ondulations ; vos cheveux sont le duvet soyeux et chaud de quelque cygne d'Australie ; Vos lèvres sont une rouge corolle humide de rosée ; vos ongles sont des coraux polis par la caresse incessante de la grande Thalassa ; vos yeux sont des gemmes affinées dans les creusets souterrains des gnomes ; votre voix est l'hymne matinal des oiseaux ; au fond de votre cœur, enfin, est tapie quelque voluptueuse et cruelle panthère altérée de luxure et de sang.

Telle est la Stella inférieure, telle est la forme inconsciente qui, jusqu'à ce jour, dispensa sur la foule des germes de crimes et de perversités. Ce petit feu follet ivre de sa liberté et de sa fausse lueur a peuplé sa sphère d'extravagances et de révoltes ; il ne sentait pas la main de la grande Harmonie, mesurant ses écarts, et dispensant, selon la norme, les proportions de ses activités ; ainsi un feu vivant s'attachait à votre sein, consumant sans relâche les matières viles de votre être et vous faisant peu à peu descendre du royaume joyeux au royaume de la tristesse.

Ainsi, ce monde, que vos multiples beautés subjuguèrent, a secoué peu à peu les chaînes flexibles que vos séductions lui avaient forgées. Plus bas votre charme impérieux fit se prosterner vos frères à vos pieds, plus consumante brûle dans leur cœur la haine inconsciente qu'ils nourrissent contre vous. L'astre qui a rayonné voit son corps réduit en cendres lorsque l'Être des êtres retire Son souffle de lui.

Lorsque l'Éternel jeta, dans le sein de la Mère céleste, le petit germe, qui est vous-même et qui fut, depuis le commencement des âges, le spectateur toujours jeune de ses propres transformations, il lui donna dans le vaste univers un petit monde à gouverner, et ce monde, c'est votre nom, chère sœur ignorante, qui vous fut donné au commencement, qui vous a protégé dans toutes ces chutes, et qui sera votre vêtement de gloire lors de votre future exaltation. Ce petit cosmos où vous êtes reine, vous avez reçu la mission de le garder, de le cultiver et d'en surveiller les productions. C'étaient là vos fils mystiques, sur qui devait se pencher la tendre sollicitude d'une mère, et de qui les séductions de l'antique serpent vous ont fait détourner les yeux.